

La Maison-Dieu, 216, 1998/4, 59-72

Michel SCOUARNEC

LITURGIE ET ÉVANGÉLISATION. DES CLIVAGES SURMONTÉS

Je choisis de m'exprimer souvent à la première personne, pour bien marquer les limites de mon propos. Dans le cadre de mouvements d'action catholique en France, notamment en monde ouvrier et en monde rural, il m'a été donné d'être acteur et accompagnateur sur le plan de la liturgie depuis les années 1970. J'ai maintes fois été sollicité pour la préparation, l'animation, l'écriture de chants liturgiques à l'occasion de certains rassemblements nationaux, pour la réflexion théologique et pastorale, à l'occasion de sessions et de rencontres diverses, pour l'écriture d'articles et de livres dans la revue *Masses ouvrières* devenue *Les Cahiers de l'Atelier*. Pour le lancement enfin d'une collection d'ouvrages sur la liturgie à partir de la parution de mon livre *Vivre, croire, célébrer* en 1983. À ce jour, une soixantaine de livres y ont été publiés dans les collections « *Recherches* », « *Guides* », ou « *Recueils* » de textes. Les remarques qui suivent ont trait à ce que j'ai pu vivre et observer pendant cette période.

Proposer la foi, une expression peu employée

La perspective et les finalités des mouvements d'action catholique spécialisée (par milieux de vie) ne s'exprimaient guère en termes de proposition de la foi. Il s'agissait plutôt d'abord, pour les membres des Mouvements et leurs aumôniers prêtres, de rejoindre et de partager les convictions, les luttes et – pourquoi ne pas l'exprimer ainsi ? – la foi d'un monde et d'une culture étrangers à l'Église, cette « princesse lointaine » que chantait la Mission de France. Un monde postchrétien pour qui la foi de l'Église semblait incompatible avec la leur, compte tenu de son langage, de ses comportements, de ses solidarités. N'avait-elle pas condamné, pendant des décennies, les idées modernes, républicaines et laïques, et ne s'était-elle pas montrée largement solidaire des classes possédantes et dominantes ? La présence bienveillante et la solidarité humaine semblaient dès lors un préalable à l'évangélisation. Avec le concile Vatican II, notamment *Gaudium et spes*, des pages nouvelles s'ouvraient pour l'Église de France, et donc aussi pour les Mouvements. L'époque des condamnations et des volontés de « retour en chrétienté » que chantaient les cantiques et que prônait la première action catholique mandatée par les évêques était révolue. Mais, pour écrire du neuf, il faut parfois changer d'encre, de stylo et aussi de style. Cela demande du temps, des apprentissages, des essais et des brouillons, et cela suppose qu'on tourne les pages des cahiers.

Qu'est-ce que la foi ?

Les catéchismes des diocèses de France disaient : « La foi est une vertu surnaturelle par laquelle nous croyons fermement toutes les vérités que Jésus Christ nous a révélées et qu'il nous enseigne par son Église. » Ils avaient cloisonné et classé dans un ordre logique les dimensions de la vie chrétienne : les vérités à croire, les commandements à

pratiquer, les sacrements à recevoir... Croire, vivre, célébrer, chaque dimension à sa place. Les chrétiens en action catholique allaient être victimes en quelque sorte de cette logique de cloisonnement. Leur spécialité se situait du côté du « vivre » et non du « croire » ou du « célébrer ». Priorité donc aux œuvres, à l'action. On verra après pour la catéchèse et la liturgie, et puis il y a des lieux, des instances pour cela. Mais l'épreuve de l'expérience allait brouiller l'ordre des verbes, opérer des décroissements entre eux et les réarticuler. La pratique de la révision de vie et la démarche de réflexion chrétienne y ont beaucoup contribué. Plutôt qu'adhésion ferme à des vérités, la foi en est venue à être perçue comme une triple expérience.

Une expérience à vivre au quotidien.

La révision de vie (*voir* : évocation et analyse de faits, d'événements ; *juger* : confrontation avec l'évangile ; *agir* : décisions, actions pour des changements positifs) est une mise en œuvre, parmi d'autres, de l'évangélisation. Celle-ci consiste à rendre évangélique sur tous les plans l'expérience humaine, lieu premier de la foi. Pour parler aux hommes des choses du ciel, Jésus a d'abord vécu les choses de la terre et y a enraciné sa proclamation de la Bonne Nouvelle (Jn 3, 12). Des choses de la terre qui concernent l'esprit et le cœur de l'homme et donc son corps qui demande attention, respect, soin et nourriture. C'est en lien avec la guérison, la libération, le pardon des personnes que Jésus propose de manière explicite ou non de le reconnaître comme le Messie (Mt 25). Il propose la foi dans le cadre d'une expérience pascale : une épreuve traversée, une rencontre transformante avec un Autre reconnu comme sauveur. Il propose la foi non pas de l'extérieur ou à partir d'un surplomb, mais de l'intérieur et d'en-bas : à partir d'une présence, d'un compagnonnage, d'un service actif. « Nous référons chrétiens nos frères, par Jésus Christ nous le jurons », chantait-on encore dans les années cinquante. « Dieu vivant, ton Esprit nous devance

sur les routes humaines », « Dans la longue marche avec tous les hommes qui luttent pour défendre les opprimés, nous avons osé reconnaître l'Esprit de Dieu, nous avons appris à connaître l'Amour de Dieu » chantait-on dans les années soixante-dix. Et les évêques écrivent en 1996 : « Nous ne pouvons proposer la foi qu'en étant effectivement présents aux fractures de notre société et aux personnes qui souffrent de ces fractures, et nous avons la liberté d'attester que cette foi en Jésus Christ n'est pas pour nous une référence vague et implicite, mais la raison première de notre action, et la source de notre espérance, même dans les conditions les plus rebelles à l'espérance. » (*Lettre*, p. 23)

de son langage, de ses comportements, de ses solidarités. N'avait-elle pas condamné, pendant des décennies, les

Une expérience à dire et à partager.

Dans cette optique, la proposition de la foi suppose le témoignage. Elle n'est pas seulement enseignement de vérités, mais partage, confrontation d'expériences et discernement. « Comment notre existence d'hommes et de femmes est-elle façonnée du dedans par la façon dont nous accueillons la Parole de Dieu... ? » (*Rapport Dagens*, 1995, p. 45). Comment expérimentons-nous et attestons-nous la présence active du ressuscité ? Ce point est crucial, mais il a fait et il fait toujours difficulté. Crucial, parce que les chrétiens-perroquets n'intéressent pas, et aujourd'hui plus que jamais la foi chrétienne doit pouvoir se traduire dans des langages appropriés à des cultures, à des générations diverses. Il fait difficulté parce que, dans l'Église catholique, la prise de parole, le témoignage, la connaissance et l'interprétation de l'Écriture par les fidèles n'ont guère été encouragés. Elle a été à sa manière Église du silence du laïcat. Les Mouvements ont permis pour leur part des apprentissages importants sur ce point, dans la mesure où les rencontres sont allées jusqu'au partage de la foi autour de l'Évangile et à la prière. Une autre difficulté vient du fait que la foi a été largement perçue et vécue par les chrétiens de manière dualiste. Aux uns le temporel et l'action,

aux autres le spirituel, le témoignage et la prière. Comment trouver un langage concret, familier qui dise le spirituel à l'œuvre dans les choses de la terre, dans le plus corporel, et non pas une spiritualité évanescence, abstraite et exprimée dans des esthétiques perçues comme ésotériques ?

Par ailleurs, l'expression « proposer la foi » peut donner à penser qu'il s'agit d'une communication à sens unique. L'Église propose la foi à des non-croyants. Mais on sait bien que toute communication est constamment réversible et se fait *per modum recipientis*. Celui devant qui un chrétien atteste que la foi en Jésus Christ est la raison première de son action, a sa propre idée sur la foi et sur l'Église. Il faut une longue patience et une confiance réciproque pour que les préjugés tombent, pour que les représentations se déplacent et cela de part et d'autre. De plus, celui qui se risque aux frontières peut rencontrer un obstacle inattendu : il est souvent peu crédible et non représentatif de sa propre institution. L'attitude et le langage de celle-ci peuvent entretenir le soupçon chez ceux qui sont loin. « Ce que tu dis de la foi, ce n'est pas ce que dit et fait ton Église... » Il arrive alors qu'il éprouve un grand malaise par rapport aux langues de bois officielles et qu'il réagisse comme Jésus, en se montrant accueillant pour ceux qui sont loin, et dur pour les gardiens de l'ordre et du temple.

Une expérience à célébrer en Église comme un salut et une grâce.

C'est au cœur de l'assemblée célébrante que la foi proposée devient la foi « confessée », proclamée. Tandis qu'on écoute les Écritures et que le Christ ouvre le cœur à leur intelligence, celui-ci se met à brûler. Tandis qu'on rompt le pain en mémoire de lui, les yeux s'ouvrent, et s'opèrent le dévoilement et la reconnaissance. Une reconnaissance qui coïncide avec l'action de grâce à laquelle on se prend à participer. Avec le cœur et les yeux s'ouvrent les lèvres pour la louange. Moment épiphanique et action de pure grâce. Dans la gratuité, sans appréhension ni

recherche de profit. Expérience de lumière où l'on découvre les sources d'amour auxquelles puiser sa foi et son espérance. Expérience d'un recevoir fondamental des mains d'un Autre qui n'est que grâce et don de lui-même, sans conditions ni limites, pour apprendre de lui à vivre toute expérience humaine d'offrande, de don, de perte de soi à l'image du Fils. Sans elle, la vie chrétienne peut se réduire à des pratiques morales sans fautes, et la foi à des vérités correctement énoncées. « N'y a-t-il pas en effet un risque réel qu'en se détachant de la vie liturgique et sacramentelle l'annonce du message se transforme en propagande, que l'engagement des chrétiens perde sa saveur propre et que la prière dégénère en évasion ? » (*Lettre*, p. 91).

Vatican II a redonné à la liturgie toute sa place de source et de sommet de l'expérience chrétienne, en permettant au peuple chrétien de redécouvrir la sacramentalité de l'assemblée, la parole de Dieu comme rencontre avec le Christ vivant et nourriture pour la route, et de participer à l'action de grâce et à la communion. Mais ce n'est pas en un jour que cette place redonnée peut susciter une pratique commune signifiante.

La recherche tâtonnante de nouvelles pratiques

Les années postconciliaires ont connu une accélération des phénomènes de sécularisation. Beaucoup de prêtres et de laïcs avaient des comptes à régler avec leur expérience liturgique préconciliaire. Ils étaient encore habités par les contrecoups du rejet d'une liturgie non participative, exotique dans son langage et son décorum. L'inflation culturelle a continué d'accaparer les prêtres au dépens de leur travail d'évangélisation auprès des éloignés. Et en même temps, la réforme liturgique, décrétée mais non encore enracinée et expérimentée sur une longue période, n'avait pas eu le temps d'opérer la remise en place d'une harmonie entre le vivre, le croire et le célébrer. Beaucoup ont vécu ces moments comme une schizophrénie. D'une part

leur appartenance au presbyterium les obligeait à assurer un service liturgique parfois inconfortable, par exemple pour les baptêmes et les mariages de pure convenance. Ils y étaient perçus comme des fonctionnaires du culte. D'autre part, leur référence à un ou des Mouvements devenait le lieu où s'épanouissait leur vocation pastorale et missionnaire et ils y découvraient une autre manière de jouer leur rôle et d'exercer leur ministère. Autant la liturgie dans le premier cas était relativement conventionnelle et formaliste, autant dans le second, ils faisaient l'expérience de célébrations plus familières et plus proches de la vie.

Les années soixante-dix et le début des années quatre-vingts ont donné lieu à de grands bouillonnements, et aussi à des « brouillons ». Période d'intense créativité, de grande générosité et d'amour pour l'Église, mais aussi période de recherche de nouvelles formes d'expression, de nouveaux styles d'existence chrétienne qui n'a pas été sans connaître des dérives. Sur le plan liturgique, en voici quelques exemples :

- En réaction contre le formalisme rituel, s'est manifestée parfois une volonté de simplifier à outrance et d'évacuer tout aspect cérémoniel : aménagement de l'espace, vêtements, formules de prière, ordre des actions rituelles.

- Pour guérir la liturgie de ses pesanteurs, de sa rigidité, de son intemporalité, de son « étrangéité » par rapport à la culture de tel milieu, on a choisi des traitements allopathiques. Pour lui donner du tonus, la réveiller et la doper, on s'est inspiré de pratiques cousines et cependant étrangères : celles des meetings, des manifestations, des spectacles et des fêtes populaires... On l'a surchargée d'interventions sous forme de témoignages, de déclarations, de protestations, et on a cherché à créer des ambiances chaudes et unanimes. Une manière détournée de l'instrumentaliser et de la moraliser : sa raison d'être se justifiant par son utilité pour conscientiser, faire passer des idées et mobiliser. La manière de choisir des textes d'Écriture pour ce type de célébration est symptomatique à cet égard. Si l'on célèbre le dimanche, peu ou pas de référence aux textes du Lectionnaire. À la Pentecôte on célèbre le Christ

lumière : c'est le thème choisi pour le rassemblement... Avec un critère privilégié de sélection : que le texte confirme les orientations à promouvoir. Pas question d'interroger l'expérience à partir de l'Écriture, car il faut toujours partir du vécu avant d'ouvrir le livre, même si le texte choisi est celui de Lc 4 où Jésus ne parle qu'après avoir proclamé la Parole et roulé le livre... La volonté systématique de partir du groupe et de ce qu'il vit inverse en quelque sorte les fondements de toute liturgie chrétienne qui symbolise la réponse à une convocation de Dieu toujours première. Avec le risque que le texte ne soit plus perçu que comme prétexte à donner raison et à approuver. La célébration risque alors le psittacisme généralisé et incantatoire. Plutôt qu'action de conversion et de grâce, elle peut ne tenir lieu que de confirmation d'un unanimité. Et si celui-ci semble impossible par suite de dissensions et de différences qui provoquent des ambiances psychodramatiques, elle est évitée. Ainsi dans le congrès national d'un Mouvement englué dans ses débats et ses conflits internes, il n'y eut pendant trois jours aucune prière ni célébration. Dieu n'avait plus rien à dire à des chrétiens divisés... Ces quelques exemples font référence à des expériences réelles, mais restent exceptionnels. Ils ne sont pas le reflet d'une réalité qui respirait dans son ensemble une grande santé évangélique. Et puis, avec le recul du temps, le *supernaturalis sensus fidei totius populi* (*Lumen gentium* n° 12) fait son œuvre.

- Comment conjuguer des liturgies particulières et la liturgie de l'Église universelle ? Question difficile et constante. L'Église romaine avait résolu le problème par le haut, de façon autoritaire et uniformisante. Le courant ultramontain au XIX^e siècle avait contribué à faire réussir l'entreprise d'uniformisation. Le rite romain s'était imposé partout, et l'on s'attachait même au début du siècle, en même temps qu'à imposer la méthode de Solesmes pour le chant grégorien, à éduquer la prononciation correcte du « u » en latin dans les séminaires et les sessions. Vatican II avait ouvert des perspectives nouvelles : « L'Église ne désire pas, même dans la liturgie, imposer la forme rigide d'un libellé unique » (SC 37), « elle admet des différences

légitimes et adaptations à la diversité des assemblées... » (SC 38). Mais l'adaptation peut conduire à des différences telles entre la messe du dimanche pour le tout-venant et l'eucharistie célébrée dans des groupes affinitaires que le passage de l'une à l'autre devient malaisé. L'entreprise d'inculturation n'est pas exempte de risques ségrégationnistes. Certains militants ont déserté l'assemblée dominicale pour se contenter de leurs célébrations en Mouvements, plus rares mais plus toniques.

Pour ma part, un point a souvent retenu mon attention et mon souci, celui des répertoires de chants. Une habitude courante a été prise dans les Mouvements de marquer les anniversaires et les rencontres nationales en demandant qu'on leur écrive un chant nouveau. Un chant de commande donc, assorti d'une proposition thématique plus ou moins développée. Un chant que chaque Mouvement souhaite le plus emblématique possible pour afficher son identité, sa différence et son programme. En ce cas, l'écriture du texte peut se réduire pour l'auteur à n'être qu'un arrangement de mots et d'expressions, plus ou moins besogneux et peu stimulant. Je me suis toujours efforcé (sans prétendre y être toujours arrivé) d'écrire des chants que je qualifiais d'exportables, c'est-à-dire pouvant être chantés par tout chrétien, quelles que soient ses références, et inspiré d'abord par l'Écriture et non par quelque rapport d'orientation.

Une prise au sérieux de la ritualité

La ritualité religieuse et la liturgie chrétienne ont leur logique propre. Dans les séminaires des années 1950 et 1960, la formation n'avait guère pris en compte une étude approfondie de l'anthropologie religieuse ni même du renouveau liturgique. Pour les prêtres en action catholique, la priorité allait souvent à l'acquisition d'une compétence dans le domaine des sciences sociales, économiques, historiques, scripturaires. Préoccupés par les questions nouvelles surgies de l'incroyance, par l'éloignement de classes

sociales de l'Église, beaucoup ont donné priorité à l'étude des nécessités d'une évangélisation prenant en compte les nouvelles conditions de vie, de travail. Comment annoncer l'Évangile sans une familiarité avec les rouages complexes du social, du politique, de l'économique, liée à un engagement pour bâtir un monde plus juste et lutter contre toutes les formes modernes de l'exploitation des plus défavorisés ?

Plusieurs facteurs ont contribué à redonner à la liturgie un nouvel intérêt. Les sciences humaines d'abord. Pendant que dans l'Église certains courants dévalorisaient un culte décroché de l'existence concrète et de la culture, sans saveur évangélique, ethnologues, sociologues et psychologues s'intéressaient à la ritualité humaine dans d'autres aires culturelles, sous toutes ses formes, y compris ses formes religieuses, non pas pour la soupçonner mais pour l'étudier, considérant qu'elle était constitutive de la vie de tout être humain et de tout groupe social. Leurs travaux, indépendants par rapport aux intérêts des institutions religieuses, ont introduit un regard neuf et sans *a priori* malveillant sur les rites et ont fourni à l'occasion un outillage précieux permettant d'en évaluer les fonctions et d'en repérer les dérives et les pathologies.

L'évolution du travail pastoral ensuite. La fréquentation de personnes engagées dans des responsabilités syndicales, politiques, associatives a fait découvrir qu'ils respectaient dans leurs instances des rituels aussi contraignants que ceux de l'Église. À l'occasion de moments importants de leur vie personnelle et familiale, beaucoup continuaient de s'adresser à elle. Les nouveaux rituels réadaptés depuis le Concile, avec les possibilités qu'ils offraient de préparer, de choisir des textes, de participer activement, nourrissaient leur espérance et leur permettaient de donner du sens à ce qu'ils vivaient, à l'occasion d'un baptême, d'un mariage ou de tel autre événement. La célébration des funérailles a joué un rôle particulièrement important à ce sujet. La mort remet les pendules à l'heure, et le rituel proposé par l'Église a trouvé un large écho auprès de ceux qui ne croient pas toujours au ciel, comme auprès de ceux qui y croient. La réforme liturgique commençait à porter des

fruits. Enfin, chez un grand nombre de militants s'est réveillée une soif de prière et de liturgie.

C'est à partir des années quatre-vingts que les programmes des sessions se sont ouverts à l'étude de la sacramentalité, de la ritualité, du langage symbolique. Une étude attentive des sommaires de la revue *Masses ouvrières* serait éclairante à ce sujet. C'est à cette époque aussi qu'a germé aux Éditions ouvrières l'idée de lancer une collection destinée à éditer des guides simples. La visée recherchée : permettre aux prêtres mais aussi aux nombreux laïcs, qui commençaient à jouer un rôle important dans l'animation liturgique et la préparation aux sacrements, de connaître et de s'approprier les nouveaux rituels officiels de l'Église parus depuis Vatican II.

Un rapport nouveau entre liturgie et évangélisation

J'évoquais, au début de cet article, la tendance à cloisonner les dimensions de la foi et à leur imposer un ordre logique. Tendance peut-être plus forte en France qu'ailleurs. Ce qui restreint considérablement les possibilités de jeu et peut en arriver à empêcher l'Esprit de souffler où il veut. Un parcours de croyant ne commence pas forcément par le « vivre », il peut aussi commencer par le « célébrer ». L'important, quelle que soit la porte d'entrée dans le mystère de la foi, n'est-il pas de faire toute la visite de la maison-Église ? La trilogie concernant les fonctions de l'Église esquissée par le théologien hollandais J. C. Hoekendijk, dans les années cinquante, a été largement reprise depuis : témoignage, service, communion. Une typologie qui a montré sa pertinence et son utilité en ecclésiologie mais qui a pu, elle aussi, conduire à des collages et à des cloisonnements réducteurs. Évangélisation-témoignage, Service-entraide, Communion-liturgie. Certains organigrammes diocésains ont pu ainsi classer les rôles des uns et des autres... L'action catholique se spécialisant dans l'évangélisation et le témoignage et laissant à d'autres les fonctions du service et de la communion. Comme si les

engagements dans une association d'entraide, dans la pastorale de la santé ou la préparation au baptême, n'étaient pas une manière d'évangéliser. La *Lettre* de 1996, et surtout les *Points de repères en pastorale sacramentelle* publiés en juin 1994¹ expriment fortement la nécessité d'un décloisonnement. La pastorale des sacrements, comprenant le moment de leur célébration mais aussi ce qui le précède et le suit, « peut être pratiquée et reconnue comme une démarche authentiquement missionnaire » (p. 19). Elle est au cœur du travail d'évangélisation. Dans une société sécularisée, elle est par excellence l'occasion d'une proposition de la foi à partir d'une demande formulée à l'Église. L'accueil bienveillant et fraternel et le cheminement peuvent révéler la présence de l'Esprit dans l'existence concrète des personnes. L'Église leur offre d'entrer dans les grands symboles chrétiens, où ils peuvent trouver une dimension « sacrée » ou plutôt « sainte » de leur histoire et de leur humanité, et d'entrer dans le symbole séculaire de la foi, celui des apôtres.

Pour que ces retrouvailles avec les perspectives de la mystagogie dans l'Église ancienne s'inscrivent dans les pratiques, un long et patient travail reste encore à entreprendre. Pour assurer la bonne santé de la liturgie, les traitements homéopathiques valent mieux que les allopathiques. Il est nécessaire de bien comprendre et de respecter sa logique propre, de réapprendre les chemins du symbolique et de l'habiter autrement que par le bavardage, le remplissage et la banalité. On doit aussi éviter de demander tout et même trop à la liturgie, ce qui serait encore une manière d'amplifier démesurément le cultuel. « S'il importe que la liturgie soit au centre de la vie chré-

1. COMMISSION ÉPISCOPALE DE LITURGIE ET DE PASTORALE SACRAMENTELLE, *Les Sacrements de l'initiation chrétienne. Le Sacrement de mariage. Points de repère en pastorale sacramentelle*, dans *Documents-Épiscopat* n° 10-11, juin 1994. Repris dans ID. et collaborateurs, *Pastorale sacramentelle. Points de repère. Commentaires et guide de travail. I: Les Sacrements de l'initiation chrétienne et le mariage*, Paris, Éd. du Cerf, coll « Liturgie » 7, 1996.

tienne, il importe tout autant de ne pas en faire le tout, car elle y perdrait sa substance » (*Lettre*, p. 92).

Pour des célébrations évangélisatrices

Nous vivons à une autre époque que les Pères de l'Église des III^e et IV^e siècles, et dans un autre contexte. Les convictions qui les guidaient, lorsqu'ils mettaient en place les structures de l'initiation chrétienne, peuvent cependant nous éclairer. Alors que nous pensons qu'on est initié *aux* sacrements et qu'on ne les reçoit que si on en comprend le sens et qu'on est croyant, ils pensaient qu'on était initié à la foi *par* les actions symboliques des sacrements. Les aspects les plus forts et déterminants de l'Évangile ne pouvaient marquer la personne croyante que par les rites, mettant en mouvement le corps, la sensorialité et la sensibilité. Ce qui nécessitait des explications et des enseignements, bien entendu, mais les catéchèses les plus importantes, dites mystagogiques – introduisant à l'intelligence du mystère de la foi –, avaient lieu après le baptême, l'onction d'huile et l'eucharistie, pendant la semaine de Pâques. Elles s'appuyaient sur l'expérience vécue à la vigile pascale par les catéchumènes quand ils avaient été déshabillés, plongés dans l'eau, oints du saint chrême et quand ils avaient pris part pour la première fois au repas eucharistique. Les enseignements qu'ils recevaient alors les touchaient à une autre profondeur de leur être. Les réactions exprimées aujourd'hui après certaines célébrations confirment ce point de vue. L'intensité de certains gestes, le relief qu'ils ont pris soudain au détour d'une parole ou d'un silence impriment au plus profond des personnes quelque chose qu'elles ont du mal à exprimer mais qui les marquent. Les catéchèses postsacramentelles sont à valoriser.

Redonner consistance aux gestes et aux choses

Il faut aussi redonner consistance aux gestes et aux choses. Notre culture de modernes nous pousse à aller spontanément de l'abstrait au concret, des idées aux choses, alors que l'action symbolique fonctionne dans le sens inverse. Elle se fonde d'abord sur du concret, sur une expérience sensorielle, vécue par notre corps dans son rapport aux réalités qui l'entourent. À partir des choses, des gestes et des paroles rituelles, elle conduit aux idées. Ces paroles elles-mêmes résonnent de manière d'autant plus intense que le geste aura été consistant, habité et éventuellement posé avant qu'elles soient prononcées. Ce que nos oreilles entendent, ce que nos yeux voient, ce que nos mains touchent, ce que notre odorat respire, ce que notre palais déguste, voilà d'abord le lieu de naissance de l'expérience symbolique. Quand nous prenons le livre de la Parole pour le porter en procession, pour le montrer à l'assemblée, donnons consistance au Livre, faisons un geste authentique et non une gesticulation, invitons à l'acclamation et tenons-le immobile pendant que l'assemblée l'acclame, puis déposons-le avec respect. Les actions liturgiques les plus simples sont ainsi des séquences de gestes dont chacun demande à être pleinement habité. Nous faisons de la foi une opinion, nous la transformons en convictions et nous oublions qu'elle réside aussi dans nos manières de nous tenir corporellement et d'accomplir des gestes devant Dieu, devant les autres, devant les objets symboliques de notre foi. Notre corps et ce qu'il expérimente – ses émotions, ses besoins, ses pulsions – n'est-il pas en effet le lieu de la foi et donc le lieu premier de toute évangélisation ? Bien célébrer, bien accomplir nos gestes liturgiques, n'est-ce pas aussi une manière de bien proposer la foi ?

Michel SCOUARNEC.